

Pas une main n'a tremblé, qui t'accusaient...
Pas un oeil n'a cillé. Pas un esprit n'a douté.
Nul n'a questionné la sentence.
L'horizon a sombré et s'est perdu,
Un vent brûlant s'est levé, venu des collines pour t'emporter.
Tes mains enserrant le bois, rugueux, chaud.
Ton fardeau te courbe vers la terre.
Mais tu portes la croix, de tes mains d'acier, de tes mains de verre.
Comme tu portes en toi ma blessure, que je refuse de voir.
Et qui déchire ton âme.

*Un moment de sa vie, un trouble. Il ne reconnaît plus rien. Il trébuche et chancelle.
Il est à terre, seul. L'horizon silencieux est couché sous un ciel infini.*

A celui qui vient pour t'aider, tu tends la main.
Mais quel fou voudrait te suivre, hagard, sur ce chemin,
Où hommes et corbeaux croassent d'une seule voix,
Impatients d'ériger à la face du ciel, cet arbre écartelé ?

*Une ombre les frôle et l'atteint. Une aile de désespoir qui ne lui laisse aucun répit.
A genoux, il cherche la force de repartir, la paume de ses mains s'écorche aux cailloux acérés.*

Des mains de soie douce pleurent aussi,
Des mains de toile rude, en abandon, s'ouvrent vers toi.
Des mains de coton lavent la sueur et le sang de ton visage,
Le linge qui essuie ton front en prend tous les outrages.

*Sa joue s'enfonce dans le sol, dans la poussière, dans le néant futur, et la douleur l'enterre.
Tout lui échappe, énergie, amour, la vie, la vérité de son chemin.*

Habillé de honte et de vengeance, de la colère des hommes,
Habillé de nuées et d'orage, des oliviers qui ploient leurs branches,
Habillé de nos larmes, nous qui t'aimons, de nos sarcasmes, nous qui rions,
Habillé de nos cris, de l'air qui frissonne, du vent lourd qui gémit, des pierres dures qui se fendent.
Eclairé d'opprobre et de gloire,
Et nu devant nous.

Dans l'ombre qui vient s'incline la montagne trahie,
Vacille la lumière qui t'anime.
Tes mains de fer sont raides, crispées,
Et par deux clous ton sang s'écoule vers nous, rivière embrasant la terre aride.
Un éclat de nos pleurs émeut encore ta conscience, qui s'envole.
Une palpitation, un battement. L'instant s'immobilise.
Une arabesque du vent, la volte du temps,
Des oiseaux en vertige, là-haut, planent.
Le soir devient nuit, l'allégresse devient désarroi,
Le sang mort n'est que de l'eau.
Quand enfin tout se tait - le silence est un chant.

Celui dont la main pend, celui qu'on recouvre d'un drap blanc, celui dont la chair est encore tiède,
Celui qui est lourd et si léger, qui a cru à des jours de gloire et voulu des jours de lumière,
Son corps est devant nous, exsangue et supplicié.
Sous la pierre fraîche, l'air emmuré se fond dans les souterrains obscurs – la chair à la terre - un soupir à l'eau
dormante - un rire au chant des roches, et l'or au gris des cendres.
Dans un tombeau voilé d'argent, demeure le mystère d'une présence. Un doute, une certitude.
Un idéal, un Homme - ou Dieu.